

NOS FLEURS CANADIENNES

LA SAPONAIRE

(Saponaire officinale.—Saponaria officinalis)

La Saponaire, nommée vulgairement savonnaire, est une plante européenne qui s'est naturalisée en ce pays, quoiqu'en disent certains botanistes. Je l'ai vue couvrant la voie du chemin de fer du Grand-Tronc, entre Lachine et Saint-Henri, et en quantité, le long des routes, dans la paroisse de Sainte-Geneviève de Batiscan.



La plante a belle apparence, avec sa tige roide qui atteint deux à trois pieds. La fleur est jolie, grande, blanche ou rosée, disposée en grappe ou corymbe. Son odeur est fort agréable. Bref, elle fait une belle plante de jardin.

Fait curieux, les racines et les feuilles contiennent un suc appelé *sapontine* qui mousse avec l'eau comme du savon. M. Acloque nous apprend qu'on l'utilise en France pour nettoyer les étoffes délicates.

Sous le rapport médical M. Lambert écrit : "Elle a été employée contre l'engorgement du foie et du mésentère et dans les affections du poudon qui exigent des stimulants. C'est un sudorifique et un tonique léger qui n'est employé actuellement que dans le traitement des maladies de la peau et des affections rhumatismales."

Au Canada, la corolle s'épanouit en juillet et août. Dans le langage des fleurs la saponaire signifie : adoucissement aux peines.

E.-Z. MASSICOTTE.

Le présent est le moment qui n'appartient plus à l'espérance et pas encore au souvenir. —X. DE MAISTRE.

Il arrive souvent que l'ignorance inspire de la hardiesse et que le savoir est cause de la timidité. —AMELOT DE LA HOUSSEY.

UNE ÉVASION BIZARRE

Dédié aux hommes de loi

En 1618, le stathouder Maurice de Nassau, prince d'Orange, qui projetait depuis longtemps d'asservir les Pays-Bas, accusait le grand-pensionnaire Barneveldt d'avoir voulu livrer la Hollande aux Espagnols. Le seul crime du magistrat intègre et du négociateur habile qu'était Barneveldt était d'avoir pressenti l'ambition de Maurice de Nassau et d'avoir déjoué des manœuvres qui menaçaient le salut de la République.

La perfidie du prince eut raison de la loyauté du grand pensionnaire. Barneveldt, condamné à mort, fut exécuté.

Un de ses protégés, le savant Grotius, homme d'Etat non moins distingué qu'éminent jurisconsulte, avait embrassé la cause de la victime et défendu l'honneur de son maître contre les imputations de Maurice de Nassau. Son courage lui valut d'être déferé à son tour devant une commission spéciale et d'être condamné à la prison perpétuelle.

Quinze jours après la lecture de sa sentence, Grotius était transféré au château de Louvestein où sa captivité fut des plus rigoureuses. Il était l'objet d'une surveillance incessante, visité à toute heure par ses gardiens, et ne pouvait sortir de son cachot pour se promener une heure sur la plate-forme du donjon que sous l'œil soupçonneux de ses gardiens.

Il avait obtenu toutefois deux faveurs : d'abord l'autorisation de recevoir dans sa prison la visite de sa femme, Marie Reggerbergen, puis la permission de continuer ses travaux historiques et ses livres de jurisprudence. C'était une manière un peu dure, il est vrai, de revenir à ses chères études ; mais, comme il n'est pas douteux que, dans l'adversité, les lettres sont encore notre meilleure consolation, Grotius s'estima heureux de pouvoir leur demander le charme de sa solitude et l'oubli de sa disgrâce.

Mais la satisfaction qu'il en éprouvait n'était pas sans amertume : il l'achetait au prix de mille petites vexations qu'ont d'ailleurs toujours connues les prisonniers politiques. Ses amis lui envoyaient les livres, les manuscrits, les papiers, en un mot tous les documents qui lui étaient nécessaires, dans un grand coffre servant déjà à l'expédition et au retour du linge de Grotius, que sa femme faisait blanchir à Gorcum, la ville la plus voisine de Louvestein.

Or, pendant les premiers mois, les gardiens du château fouillèrent et visitèrent minutieusement le contenu du coffre ; le plus petit volume et la plus mince serviette ne pouvaient échapper à leur investigation ; pour qui sait les scrupules de la propreté hollandaise, rien ne devait plus contrister le cœur de Mme Grotius qu'une telle inspection, surtout si elle était pratiquée par des mains brutales ou mal nettoyées.

Mais une éclatante revanche était réservée à Marie Reggerbergen.

Cette dame remarqua, au bout de quelque temps,

que les geôliers de son mari, sans se relâcher autrement de leur surveillance générale, visitaient plus rarement le coffre de linge et de livres, et qu'ils avaient même fini par le laisser circuler sans l'ouvrir.

Mme Grotius en avisa les amis du savant ; et, de concert avec eux, elle forma, pour son mari, le plus hardi projet d'évasion qui se pût imaginer et que devait couronner le succès. Elle conseilla donc à l'ancien ministre de s'enfermer dans le coffre, en guise de linge, et de se faire transporter ainsi jusqu'à Gorcum. Elle avait eu soin de pratiquer des trous dans le coffre, à la hauteur de la tête du futur... encaissé, de telle sorte que celui-ci ne courût pas le risque d'être asphyxié pendant son transbordement.

Comme on pense bien, Grotius se prêta volontiers aux chances de l'évasion qui s'effectua d'ailleurs sans encombre ; et même les geôliers donnèrent complaisamment un coup de main aux amis du savant, non sans plaisanter toutefois sur le poids du coffre.

Grotius arriva donc en cette équipage à Gorcum, chez un de ses amis, qui lui avait retenu une place dans la voiture publique d'Anvers ; et, quelques heures après, l'homme d'Etat descendait du coche, en costume de menuisier, tenant d'une main une équerre et de l'autre un rabot.

Mme Grotius, restée seule dans le cachot, dut avoir les appréhensions les plus affreuses. Mais la Hollandaise était une femme de tête. Avant que les geôliers aient eu le temps de constater l'évasion du prisonnier et comme pour mieux justifier la continuité de sa présence dans le cachot, Mme Grotius se montra fort inquiète de la santé de son mari et tint, dit-elle, à rester rester auprès de lui, jusqu'à ce qu'il fût tout à fait "en sûreté".

Le mot était joli et, notre héroïne, qui décidément avait autant d'esprit que de cœur, ne tarda pas à donner un pendant à sa première et plaisante allusion. Quand elle eut appris que son mari n'avait plus rien à craindre de ses ennemis et lorsque les geôliers, inquiets de ne plus voir ni entendre Grotius, voulaient envoyer chercher un médecin :

"C'est inutile, leur dit Mme Grotius ; vous pouvez ouvrir la gage, l'oiseau est envolé."

Naturellement on y retint la vaillante femme ; et les juges qui avaient condamnés son mari, prétendaient lui infliger la même peine. Mais ils ne purent prévaloir contre l'opinion publique. Des magistrats, d'un libéralisme plus éclairé, ordonnèrent la mise en liberté immédiate de Mme Grotius, "avec félicitations", assure un mémorialiste contemporain, à qui nous empruntons cette originale appréciation d'un des plus beaux exemples d'amour conjugal :

"Une femme telle a bien mérité de la république des lettres, car c'est à elle qu'on est redevable de tant d'excellents ouvrages que son mari a mis au jour et qui ne seraient jamais sortis des ténèbres de Louvestein, s'il y eût passé toute sa vie, comme des juges, choisis par ses ennemis, l'avaient prétendu."

PAUL L'ESTRÉE.



—Allons bon ! mon tailleur a mis un bouton de trop à mon gilet.

—Rétablissons l'équilibre.

—Voilà que j'ai maintenant une boutonnière de trop !...
A quoi sert l'arithmétique ?...